

Francis Dolmani

Souvenirs de cendre



Francis DOLMANI

Souvenirs de cendre

© Francis DOLMANI, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9586-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. Dans la moiteur de la jungle équatoriale

Carlos ressassait inlassablement, presque malgré lui, les fantômes obsédants du passé : cette fille ainée effrontément jeune et trop mal aimée, comme une tache indélébile sur un parcours globalement médiocre ; ce fils insolent, lointain et vindicatif, qu'il n'avait jamais véritablement cherché à connaître ni à comprendre, et réciproquement ; puis la troisième, une fille, dont il ne retenait que des souvenirs neutres et confus, ceux d'une enfant au seuil d'une adolescence qui s'annonçait compliquée ; et la petite dernière, innocente et immaculée comme une enfant de cœur, trop tôt abandonnée et oubliée au détour d'un interminable exil.

Il avala une autre rasade de rhum brun, au goulot, comme il aimait le faire depuis de nombreuses années. Il avait depuis longtemps abandonné les verres qu'il jugeait trop mondains ou trop futiles pour l'usage qu'il en faisait, la quantité primant selon lui nettement sur la qualité. Et surtout, ça lui donnait des faux airs d'Hemingway ou de pirate au long cours, une imagerie qu'il ne dédaignait pas à l'aube de ses soixante printemps, même s'il n'avait jamais lu une seule ligne des œuvres de l'écrivain et si ses connaissances en matière de piraterie se limitaient à Jack Sparrow et au capitaine Cook, celui-là même qui avait donné son nom aux célèbres sardines en boîte. Carlos les préférait d'ailleurs à l'huile d'olive et au piment, surtout depuis qu'il avait débarqué sur ces terres inhospitalières de Guyane française, quelques vingt ans plus tôt. Ce qui devait n'être au départ qu'une simple retraite de quelques mois pour « réfléchir et prendre du recul » s'était finalement transformé de manière inexorable en un véritable exil sans espoir de retour. Parallèlement, son amour pour les sardines n'avait fait que croître au fil du temps, quand bien même le piment lui provoquait d'atroces brûlures d'estomac tandis que l'huile d'olive – pourtant réputée plus saine que celle d'arachide et plus éco-responsable que celle de palme – semblait aggraver un embonpoint grandissant, localisé essentiellement au niveau du ventre. Son attirance pour l'alcool était beaucoup plus ancienne puisqu'elle s'était déclarée vers la trentaine pour ne plus jamais lui laisser de répit, à de rares exceptions près, ponctuées ici et là de tentatives de désintoxication très vite avortées. Il faut dire qu'il n'avait

jamais montré une motivation farouche à l'idée d'abandonner la boisson, comme si elle faisait irrémédiablement partie de sa constitution, d'une certaine manière. Il la percevait à la fois comme une amie, une alliée, un exutoire et une échappatoire. Il n'avait pas vraiment l'alcool mauvais, ni franchement joyeux non plus ; il avait plutôt l'alcool voyageur, comme un Robinson Crusoé des temps modernes. À sa décharge, il fallait bien reconnaître que sa vie n'avait été qu'une longue suite d'erreurs, d'échecs et de renoncements, comme beaucoup de gens sans doute - en tous cas pour ceux qui essaient de vivre leur vie au lieu de la subir - mais Carlos se posait indéniablement comme une référence en matière de *lose*, de manière plus ou moins consciente. De façon somme toute tristement banale, l'alcool était devenu pour lui un simple palliatif à sa souffrance et à sa frustration, comme l'est la morphine dans les soins hospitaliers donnés aux cancéreux en phase terminale. Carlos était d'ailleurs atteint d'une maladie assez proche, à savoir une cirrhose du foie, résultant vraisemblablement, entre autre, d'une consommation régulière et irraisonnée de rhum brun qu'il affectionnait tout particulièrement depuis son arrivée dans cette région d'outre-mer située sur la côte nord-est de l'Amérique du Sud et bordée par le Surinam à l'est et le Brésil au sud-ouest.

Dans sa fuite en avant, vingt ans plus tôt, il avait vaguement considéré que la distance l'éloignerait des affres de son passé. Pourquoi avait-il choisi la Guyane, avec sa chaleur moite et étouffante, et pas la Bulgarie, le Cambodge ou la Russie ? Il ne s'en rappelait plus vraiment. Peut-être que le fait de rester en territoire connu – une « annexe » de la métropole - le sécurisait ostensiblement, lui qui avait toujours eu beaucoup de mal à apprendre correctement une langue étrangère, y compris l'anglais. À l'instar des amoureux en quête d'une destination romantique pleine de surprises, il avait fait tourner le globe terrestre dans sa tête et pointé virtuellement son index d'un coup sec pour découvrir son futur repaire. L'intellect avait sans doute donné un coup de pouce au hasard en s'arrêtant sur la Guyane, un territoire français assez sûr et aux infrastructures encore bien conservées, une terre dépaysante mais pas complètement étrangère. Il avait en outre entendu dire que le climat équatorial certes chaud et humide était largement supportable du fait des Alizés qui soufflent en permanence sur la côte atlantique.

Quoi qu'il en soit, il avait atterri à Cayenne par un beau matin de septembre, en pleine saison sèche. Il y était resté quelques mois pour apprécier cette capitale au charme colonial intact, avec ses maisons créoles colorées et ses marchés de rue très animés. Il avait fréquenté les boutiques et les cafés entourant la place principale dite "des Palmistes" qui tire son nom des nombreux palmiers qui s'y élèvent. Il avait exploré la banlieue de Remire-Montjoly, Matoury, Saint-Laurent-du-Maroni et découvert les plaisirs de la pêche et de la baignade sur ses plages paradisiaques ou sur le fleuve Suriname. Puis le désir de se couper du monde dans l'optique d'une réclusion maso-rédemptrice avait pris le dessus et il avait décidé de s'enfoncer un peu plus avant dans les terres recouvertes en grande partie de forêts tropicales. Le Parc Amazonien étant en grande partie impraticable pour le commun des mortels, il avait finalement arrêté son choix sur le village de Coralie, parce qu'il trouvait le nom joli. Il avait facilement pu louer un carbet pour une somme dérisoire, cet abri de bois sans murs typique des cultures amérindiennes et généralement conçu pour y attacher des hamacs. La conception de ces habitats présente l'avantage d'abaisser la température grâce à la large surface d'ombre qui permet de garder une partie de la fraîcheur nocturne, de protéger de la pluie et, par le jeu du clair-obscur, de voir tout en étant partiellement dissimulé. En comparaison du coût de la vie relativement élevé à Cayenne, ces constructions bon marché permettaient surtout à Carlos de rentrer dans son budget sans être tenté par les excès onéreux de la capitale (prostituées, alcool, logement...). Niché au fond de la vallée de la Crique Yaoni et au centre d'un magnifique panorama forestier, le site était un ancien camp minier reconverti en pépinière forestière relativement bien équipée et située à moins de deux heures de Cayenne, dont une trentaine de minutes de piste accessible depuis la RN2. Dans les années précédant son installation, le site avait entamé un processus de réhabilitation : nettoyage des sols, comblement et drainage des barranques, restauration du lit de la crique, plantation d'espèces arbustives à croissance rapide comme des palmiers wassaï, et reforestation. De ce passé aurifère demeuraient de nombreuses traces : la vallée, quoique de nouveau verdoyante, se présentait comme une vaste clairière enchâssée au sein des collines couvertes de forêts. Cela donnait de l'ampleur au site, diversifiait les biotopes, facilitait l'observation des oiseaux et des papillons, et incitait à

la contemplation des changements météorologiques et des transformations de la lumière au fil de la journée.

C'est sans doute en partie ce qui avait séduit Carlos lorsqu'il avait décidé de s'installer en ce lieu reculé à la fois austère et fascinant, éprouvant et reposant. Après quelques semaines d'acclimatation facilitée par un confort rudimentaire mais suffisant à ses yeux, il y avait trouvé ses marques et construit petit à petit une vie d'ascèse (à l'exception du rhum) auprès d'une petite communauté d'autochtones et d'ermites désabusés qui parlaient très peu. Le hameau comportait en tout et pour tout deux bâtiments principaux (des anciens baraquements de mineurs), l'un pour les chambres et hamacs, le second pour la cuisine, la restauration et la convivialité. Le site était autonome grâce à l'électricité solaire : téléphone, réfrigérateur, congélateur, feu, eau courante. Au fil du temps, Carlos avait noué une intimité inaltérable avec la nature, la forêt et ses créatures : singes hurleurs, biches, colibris, toucans, batraciens, papillons, à tel point qu'il n'en était jamais reparti.

À présent, il en aurait été bien incapable : en l'absence de traitement, sa cirrhose qui lui rongeaient le foie évoluerait vraisemblablement très vite vers un cancer en bonne et due forme, mais Carlos, dans sa démarche d'exil ultime vaguement suicidaire, ne trouvait pas utile de se soigner. Il vivait là les dernières années, peut-être les derniers mois de son existence et c'était très bien comme ça. Le rhum et les sardines en boîte, qu'il faisait venir spécialement de Cayenne, l'accompagnaient sur la fin du chemin avec une fidélité indéfectible.

Sans doute était-ce la perspective de cette fin proche qui lui faisait se remémorer sa jeunesse et son passé turbulent, entre amours désastreux et petits boulots minables. Un mariage calamiteux, une épouse décédée d'un cancer à seulement 42 ans, quatre enfants qu'il n'avait pas connus, ou si peu et surtout si mal... Le bilan n'était pas reluisant...

Novembre approchait et avec lui la saison des pluies qui atteindrait son point culminant entre janvier et juin avant de laisser de nouveau la place à la saison sèche entre juillet et décembre.

Pour une raison inconnue, Carlos pressentait qu'il n'atteindrait pas cet été équatorial, qu'il se dessècherait bien avant, de manière tout à fait volontaire

et irréversible...
